



Autodidactes : l'énigme de l'art

Vue de l'exposition « L'énigme autodidacte », du 9 octobre 2021 au 3 avril 2022 au MAMC+ de Saint-Étienne.
© Cyrille Cauvet.

Si ils et elles sont légion dans l'histoire de l'art moderne, les artistes autodidactes se sont raréfiés, mettant les écoles au défi d'apprendre aux étudiants à se créer eux-mêmes.

PAR MAGALI LESAUVAGE ET MARINE VAZZOLER

« L'énigme autodidacte » : tel est le titre d'une exposition, présentée à l'hiver 2021 au musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne. Quel est-il en effet, cet artiste qui aurait appris tout seul ? Comment parvenir à ce degré d'émancipation, énoncé par Antonin Artaud : « *Je n'ai rien étudié, mais tout vécu et cela m'a appris quelque chose* » ? Dans l'histoire de l'art moderne, les exemples sont nombreux, avec comme figure fondatrice Marcel Duchamp, qui bouleversa la définition de l'art. À sa suite, d'autres autodidactes furent des modèles de rupture : Jean Dubuffet, Yves Klein, Robert Filliou valorisèrent l'auto-apprentissage au contact de la vie. L'art, alors, n'est plus réservé à une élite « éduquée », il surgit d'une relation intense à l'environnement, au monde observé, virant parfois à l'obsession, comme les artistes sans maîtres de l'« art brut ». Pour elles et eux, il s'agit souvent, au départ, autant de se relier à soi, « *se créer soi-même* » comme le dit Filliou, que de créer pour les autres. Dans une remarquable exposition au Centre Pompidou-Metz, « L'Art d'apprendre. Une école des créateurs » (jusqu'au 29 août), la commissaire Hélène Meisel démontre comment, à partir des années 1960, certaines pratiques



Atelier de sérigraphie, arts plastiques, université Paris 8 - Vincennes. Exposition « L'Art d'apprendre. Une école des créateurs » jusqu'au 29 août 2022 au Centre Pompidou-Metz.

Photo Marc Domage.

Vue de l'exposition « L'Art d'apprendre. Une école des créateurs ».

Photo Marc Domage.



« On n'est plus dans la recherche du chef-d'œuvre. »

HÉLÈNE MEISEL, COMMISSAIRE DE « L'ART D'APPRENDRE, UNE ÉCOLE DES CRÉATEURS » AU CENTRE POMPIDOU-METZ.

DR.

permettent « autant de se former en matière d'art que d'affiner sa pratique de la vie elle-même, en aiguisant sa sensibilité poétique et empathique ». Alors que les sciences sociales prennent de l'importance dans les écoles d'art, les artistes deviennent autodidactes dans d'autres domaines – histoire, sociologie, politique, physique, archéologie... Naît alors la figure de l'artiste-chercheur, qui n'est plus seulement dans la production d'objets.

Une tendance qu'on retrouve aujourd'hui dans l'interdisciplinarité des pratiques et l'esthétique des luttes, visible dans les grands événements actuels, de la documenta de Cassel à la Biennale de Berlin. Intégrant les savoirs vernaculaires et autobiographiques, l'art abandonne la hiérarchisation et la verticalité du rapport maître à élève. « De là naissent de nouvelles formes, explique Hélène Meisel. Des formes non-définitives, manipulables, des objets à discuter dans un processus de jeu, de réécriture, de lieux à occuper. On n'est plus dans la recherche du chef-d'œuvre. Ces formes ouvertes doivent aussi permettre d'échapper au marché. » Stade ultime d'autodidaxie, l'intelligence artificielle et les machines apprenantes sont à leur tour de plus en plus explorées par les artistes.

Un changement de regard

Si les artistes autodidactes sont nombreux dans la génération d'après-guerre – Ceija Stojka, Carol Rama, Christian Boltanski, Jean-Michel Sanejouand, Gaston Chaissac et de nombreux photographes, tels Vivian Maier ou Miroslav Tichý -, ils sont beaucoup plus rares aujourd'hui. Peu d'exemples, en effet, suivent ceux de Zoe Leonard, Gianni Motti ou Maurizio Cattelan, nés autour de 1960. Charlotte Laubard, commissaire de l'exposition de Saint-Étienne et enseignante à la HEAD (Haute École d'Art et de Design), à Genève, l'explique par plusieurs raisons : « Beaucoup plus de jeunes gens ont accès aux écoles d'art, qui sont plus nombreuses et dont les formations sont moins contestées – à l'exception notable de pays comme les États-Unis, où ces études coûtent encore très cher. Par ailleurs, le regard de la société a changé : être artiste est plus valorisé qu'autrefois, quand les clivages raciaux, sociaux ou de genre en défavorisaient beaucoup. » Elle ajoute : « Les autodidactes que l'on voit apparaître sont celles et ceux issus du "Sud global", comme le démontre la documenta de Cassel actuellement. » Et de citer d'illustres exemples antérieurs : Frédéric Bruly Bouabré, Georges Adéagbo, Pascale Marthine Tayou...

Libéré – soi-disant – de l'académisme, l'art n'en demeure pas moins un écosystème ponctué de processus de validation. Un artiste comme Maurizio Cattelan, revendiquant haut et fort son absence de formation, a fait des stratégies de contournement de l'autorité la mécanique centrale de son œuvre, qui multiplie les procès en légitimité : « Après tant d'années dans

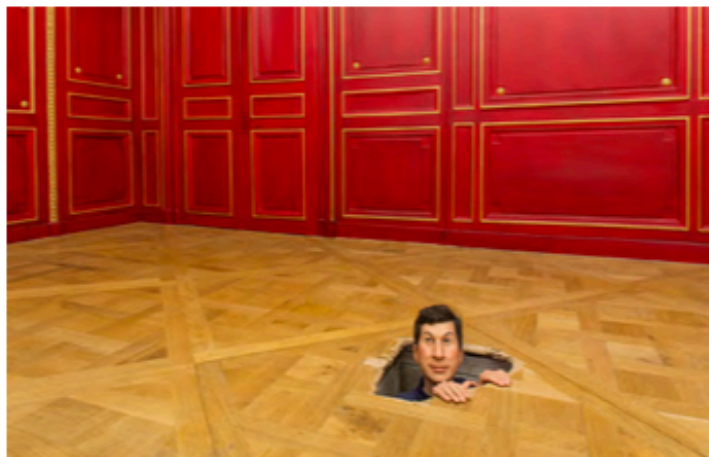
Otobong Nkanga.

The Weight of Scars, 2015.

© ADAGP, Paris 2022./Photo Christine
Clinka Muñica.

Ci-dessous : Maurizio
Cattelan, *sans titre*,
mannequin en cire, cheveux
naturels,
150 x 60 x 40 cm. Vue
de l'exposition « Not afraid
of love » à La Monnaie Paris,
2016.

Courtesy de l'artiste et Perstin/Photo
Zero Zotti.



« Après tant d'années
dans ce monde de l'art,
j'ai encore l'impression
d'être dans l'illégalité. »

MAURIZIO CATTELAN, ARTISTE

Bodys Isek Kingelez, *Palais
Hiroshima*, 1991, papier,
carton, polystyrène, plastique,
matériaux mixtes,
48 x 78 x 41 cm, CAAC –
The Jean Pigozzi Collection for
African Arts.

Photo Aeschlimann geneva.



ce monde de l'art, j'ai encore l'impression d'être dans l'illégalité, cite le catalogue de Saint-Étienne.

Quelqu'un à qui on n'a jamais donné le permis d'être artiste. Il y a toujours le risque qu'on arrive pour prendre ma place, me dresser un procès-verbal pour occupation illégale du terrain artistique. » Avec plus de légèreté, Gianni Motti a fait irruption dans l'art en se revendiquant auteur de phénomènes extérieurs, comme l'explosion de la navette Challenger en 1986 : un art reposant sur un régime de croyance, dans la lignée du *ready-made* et d'Yves Klein, signant le ciel sur une plage niçoise. Aucun artiste, cependant, ne part de zéro : le mythe romantique de l'individu génial, au talent inné, qu'a repris à son compte Dubuffet, est balayé par l'histoire de l'art récente. On ne naît pas artiste, on le devient : « *L'histoire de l'art exaltant la pédagogie*

élitiste de la distinction, privilégiée dans la haute culture, déprécie l'expérience sur laquelle s'appuient les pratiques artistiques informelles liées à la vie quotidienne », note Charlotte Laubard. Observation, collecte, indexation, appropriation, assemblage, communication spirituelle ou contestataire, autofiction sont des processus « non-artistiques » mués en actes créatifs par les autodidactes, de Judith Scott à Sophie Calle, et de Ben Vautier à Bodys Isek Kingelez. Mais, même là, c'est encore le spectateur (ou plus précisément le curateur, le critique, le collectionneur), dans un « *contexte particulier d'attention* », affirme Charlotte Laubard, qui fait l'artiste dans la société, que celui-ci s'affirme ou pas comme tel.

Être ou ne pas être autodidacte

« Il y a moins d'autodidactes dans les jeunes générations. Et pour cause : être artiste aujourd'hui est devenu une profession plus qu'une vocation », analyse Jean-Pierre Raynaud, 83 ans, qui a pour tout diplôme un brevet d'horticulture.

La professionnalisation du secteur aurait-elle eu la peau de l'autodidaxie ?

« Quand j'étais jeune, il fallait se battre pour être artiste, poursuit-il. C'était presque un mot qui choquait, nos parents disaient que ça n'était pas un métier. De nos jours, être artiste est plus valorisé socialement. » Tania Mouraud, 80 ans, confirme : « Avant Mai 68, étudier les beaux-arts était réservé à une classe privilégiée. Depuis, il y a eu une généralisation de l'accès à l'éducation. Mais ça ne signifie pas que tous les étudiants qui sortent des écoles seront, à terme, artistes. » Est-on vraiment autodidacte quand on vient d'une famille au capital culturel important ? « Je viens d'un milieu très cultivé, raconte Tania Mouraud. J'allais au Louvre très souvent, c'était un peu, comme on dit, le grenier de ma grand-mère ! Un beau jour, vers 20 ans, j'ai décidé d'être artiste. » Elle a conscience de ce que cette éducation lui a apporté : « Le mot autodidacte est faux. Tout ce qu'on sait vient d'un maître : on apprend à parler ou marcher grâce à ses parents, non ? Et il y a plein de manières de se former : lire, rencontrer et parler avec des gens, c'est déjà un apprentissage. » Pourtant, l'artiste, à laquelle le Centre Pompidou-Metz consacra une rétrospective en 2015, se



« *Le mot autodidacte est faux. Tout ce qu'on sait vient d'un maître. Et il y a plein de manières de se former.* »

TANIA MOURAUD, ARTISTE.

© Esmeralda Da Costa.

En haut : Tania Mouraud, 2021 exposition Mezzo Forte, détail. Galerie Ceysson & Bénétière, Luxembourg.

© Tania Mouraud, ADAGP 2022

Ci-dessous : Jean-Pierre Raynaud.

Le Pot Doré, devant le Centre Pompidou, Paris.

Photo Alamy/Hemis.fr



revendique de l'autodidaxie. Et de préciser : « *Je n'ai pas suivi de parcours académique, ça m'a imposé d'être constamment curieuse.* » Jean-Pierre Raynaud ne dit pas autre chose : « *J'ai rapidement compris que c'était une chance. Ça m'a donné une liberté totale, car je n'ai eu aucun modèle imposé.* »

Il va plus loin : « *Si un artiste n'est pas autodidacte, ce n'est pas un artiste. La chimie intérieure, ça ne s'apprend pas à l'école !* »

Edgar Sarin, 33 ans, abonde : « *Tout artiste est intrinsèquement autodidacte. On a tous un patrimoine en nous qu'on développe et met au point seul.* » Le jeune artiste admet cependant qu'il aurait adoré faire les Beaux-Arts, mais qu'il est « *né dans un contexte où ça n'était pas possible structurellement* ». Il prend alors une autre direction, obtient son diplôme d'ingénieur, puis se lance dans la création. « *On ne peut pas échapper à son destin, avance-t-il. J'ai tout appris en faisant des mathématiques : la compréhension des formes, des matières... Ce qui manque peut-être à ma formation, c'est de ne pas avoir appris à parler de mon travail.* » De son côté, Tania Mouraud s'interroge : pourquoi y a-t-il moins de femmes autodidactes ? « *Pour les femmes de ma génération, nées après la guerre, notre éducation c'était "Sois belle et tais-toi" ! Devenir artiste sans être passée par une formation académique impliquait une immense prise de risque.* » Et d'ajouter : « *Les artistes hommes de ma génération ne nous considéraient pas comme des artistes. On était juste des proies.* »

Liberté de penser

Qu'en est-il de celles et ceux qui forment le « *contexte particulier d'attention* » aux artistes ? Les autodidactes sont plus rares encore chez les commissaires d'exposition et les critiques d'art. Dans le champ académique - en France du moins -, impossible de faire l'impasse d'un cursus bien balisé pour avoir accès aux postes universitaires. Si dans le marché de l'art les experts n'arbores pas tous le sceau académique, les chercheurs « *indépendants* » restent mal considérés tant qu'ils ne sont pas validés par l'université. Nicolas Bourriaud, théoricien de l'art reconnu internationalement depuis la publication en 1998 d'*Esthétique relationnelle*, en a fait les frais. « *J'ai pas la carte* », plaisante-t-il



« *J'ai rapidement compris que c'était une chance. Ça m'a donné une liberté totale, car je n'ai eu aucun modèle imposé.* »

JEAN-PIERRE RAYNAUD, ARTISTE.

Photo AFP.



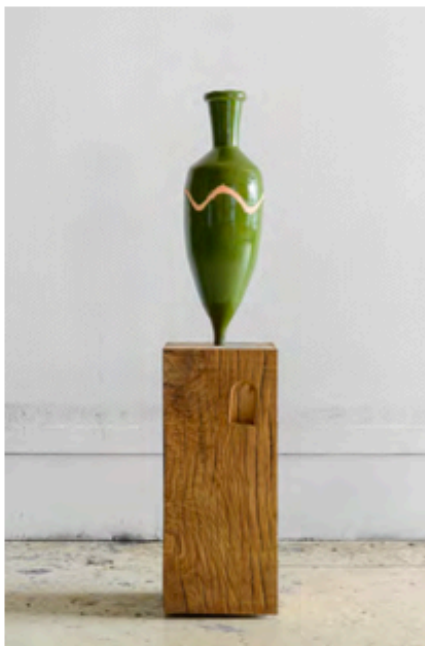
« À la réception de mes livres, on m'a fait comprendre que je ne faisais pas partie de la famille. »

NICOLAS BOURRIAUD, THÉORICIEN DE L'ART.

© Luis Alvarez.

Ci-dessous : Edgar Sarin,
*Variation sur le motif
de la nuit romaine (vert)*,
2022, chêne massif, faïence
et peinture, 161 x 34 x 34 cm,
œuvre unique.

Courtesy of the artist and Michel Rein,
Paris/Brussels.



aujourd'hui, à 57 ans, après avoir dirigé le Palais de Tokyo, les Beaux-Arts de Paris, la Tate Triennial et le MoCo de Montpellier. Diplômé de la fac de lettres de Poitiers et de l'ICART, il suit en auditeur libre les cours d'esthétique d'Olivier Revault d'Allonnes à la Sorbonne dans les années 1980. À peine âgé de vingt ans, il commence à écrire des textes de critique d'art dans la presse internationale, notamment pour *Flash Art*, et sort très vite du chemin universitaire. Il ne souhaite pas non plus être conservateur de musée - « un terme que j'apprécie peu », sourit-il encore -, disant préférer la « pensée sauvage » de non-spécialistes, tels Walter Benjamin ou Georges Bataille. Des regrets ? « Je n'ai pas senti le besoin ni le manque d'une carrière universitaire, mais, à la réception de mes livres, on m'a fait comprendre que je ne faisais pas partie de la famille. Je n'ai qu'un regret : ne pas pouvoir enseigner en France comme je l'ai fait aux États-Unis ou à Venise. »

Né la même année (il croise d'ailleurs Nicolas Bourriaud dans les colonnes de la *Revue perpendiculaire* dans les années 1990), Eric Mangion est nommé en 1993 à la tête du Frac Provence-Alpes Côte d'Azur, à Marseille. Il est alors, à 27 ans, le plus jeune directeur de Frac. Quelques années plus tôt, il est tombé dans l'art plus ou moins par hasard. Occupant une grande partie de son temps à jouer (ou former) au rugby, l'actuel directeur du centre d'art de la Villa Arson, à Nice, entame des études de journalisme : alors qu'on l'incite à devenir journaliste sportif, par provocation, il choisit l'art contemporain pour thème de son mémoire de fin d'études. C'est la révélation. « J'étais déjà fan de littérature, notamment de poésie, raconte-t-il, et j'aimais l'écriture. J'ai commencé à beaucoup écrire sur l'art, avec le complexe de l'autodidacte, seulement pour moi-même. Puis très vite, mes articles ont été publiés dans *Artpress*. » À 33 ans, il reprend des études d'histoire de l'art. Lui a-t-on reproché ce parcours peu classique ? « Mes copains du rugby se moquaient de mon côté intello, et on m'a taquiné quand j'arrivais au Frac la gueule cabossée après l'entraînement, mais ça a toujours été bienveillant. » Il poursuit : « Je ne suis pas pour cultiver un contre-académisme qui peut vite se transformer en nouveau conformisme. Mais être autodidacte apporte une grande liberté de penser et d'agir, on est décomplexé. »

Peut-on apprendre à être autodidacte ? Sautant d'une avant-garde à l'autre, le XX^e siècle a fait de l'art une succession de ruptures.

À la HEAD, étudiantes et étudiants mettent en pratique au quotidien « la nécessité de remettre en question ce qu'on a su », expose Charlotte Laubard. Depuis l'avènement de l'art contemporain, dans les années 1960, on attend de chaque artiste qu'il ajoute quelque chose de nouveau. Notre paradoxe est d'enseigner l'esprit critique. On a donc supprimé les maîtres et les figures d'autorité, comme cela existe encore dans d'autres écoles d'art, au profit du collectif ». Dès lors, la pédagogie se base sur l'expérience : « Ce qui se passe à l'extérieur de l'école nous semble plus intéressant que ce qui se passe à l'intérieur. On garde un travail d'atelier, mais on organise le plus de sorties possible. » « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art », disait Robert Filliou.



« Ce qui se passe à l'extérieur de l'école nous semble plus intéressant que ce qui se passe à l'intérieur. »

CHARLOTTE LAUBARD, ENSEIGNANTE À LA HEAD (HAUTE ÉCOLE D'ART ET DE DESIGN), À GENÈVE.

© Galaxia Wang.